55e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 43 27 OCTOBRE 1938

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Docteur en Théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I Edouard Daladier. — Son passé. — Son œuvre pour la paix. — II. La mentalité allemande. — Un touriste français en Allemagne ; ses observations sur l'esprit allemand, sur la persécution religieuse allemande, sur l'alimentation allemande, etc. — III. L'ordre juridique allemand moderne, fondé sur le racisme. — IV. Le racisme en Italie, ses affirmations, son manque de fondement réel. — V. Théories du professeur Lakhovsky sur la race et sur le mélange des races. — VI. Evolution au sein de la franc-maçonnerie en ce qui regarde l'Eglise catholique : aggravation de l'anticléricalisme au Grand-Orient, atténuation à la Grande Loge écossaise.

I

L'Europe a vécu, dans les derniers jours de septembre, des heures d'anxiété et d'angoisse qui ne sont pas à la veille d'être oubliées, espérons-le du moins. Elle se sentait glisser sur une pente conduisant à la catastrophe de la guerre générale. A certains moments, il semblait que rien ne pût empêcher le monde de tomber dans l'abîme. Chaque jour apportait de nouveaux signes annonciateurs de la tempête. Les éclaircies étaient rares et fugitives.

Puis, au dernier instant, une sorte d'offensive de la paix se déchaîna contre les volontés de guerre. Le président Roosevelt envoya deux messages émouvants et pressants. Un soir, le jeudi 29, on entendit une voix de vieillard, une voix mouillée de larmes et comme entrecoupée de sanglots, une voix qui prenait aux entrailles : c'était le Pape qui offrait sa vie pour la paix du monde et réclamait des prières, — puissance désarmée et invincible !

Le même jour, à 15 h., les chefs des quatre grandes puissances occidentales s'étaient réunis à Munich et, tard dans la nuit, — 1 heure 35, heure d'été, — le 30 septembre 1938, date désormais historique, ils signaient un accord qui éloignait l'affreux cauchemar, provoquait instantanément une détente des esprits et un rapprochement des cœurs.

Non seulement la paix était sauvée, mais les puissances invisibles de paix venaient de donner une preuve mémorable de leur force contre les puissances de guerre. C'est surtout cette leçon-là qui ne devrait jamais être arrachée de la mémoire des hommes.

En France, la joie fut immense. Le président Daladier, revenant de Munich, fut presque porté en triomphe.

Au moment où nous rédigeons cette Causerie, il est encore trop tôt pour décrire la suite et indiquer la portée de ces grands événements.

Mais nous saisissons l'occasion que nous donne un article de la *Revue de Paris*, du 15 septembre, signé *Ignotus*, pour dessiner ici le portrait de l'homme d'Etat qui a représenté le pays en ces heures d'angoisse, et qui s'est montré, en dépit des difficultés, un excellent ouvrier de la paix, M. Edouard Daladier.

C'est en vain que l'on chercherait une notice sur sa vie dans le *Larousse du XXe siècle*, pas plus du reste que sur Hitler. La raison en est qu'en 1929, date où fut rédigée la partie qui contient la lettre D, M. Daladier n'avait encore fait. dans la politique, que ses premiers pas, et parmi les hommes de second plan. Il n'entra en effet au gouvernement que dans le ministère Herriot, à la suite de la victoire du Cartel aux élections de mai 1924. Il avait alors 40 ans.

Déjà cependant il s'était fait remarquer, au temps de la Chambre « bleu horizon », par quelques vigoureuses interventions à la tribune, notamment sur les affaires de Cilicie et de Syrie et sur le problème des Réparations.

Au sein du parti radical-socialiste, il s'était spécialisé dans les questions militaires, et il avait été chargé par la direction du parti de rédiger l'étude consacrée à l'organisation militaire de la France, dans le livre intitulé *La Politique républicaine*, lancé à la veille des élections de 1924 par un groupe de rédacteurs radicaux dont les principaux étaient : Herriot, Painlevé, Bouglé, Borel, Demangeon, Gaston Jèze, Lévy-Bruhl, Charles Rist.

Mais d'où venait Edouard Daladier ?

Fils d'un modeste boulanger de Carpentras, il s'était élevé, à la force du poignet, au titre d'agrégé de l'Université, dans la section Histoire, et il était professeur au lycée Condorcet quand éclata la guerre de 1914. Il se distingua aux armées, obtint le grade de capitaine, la Légion d'Honneur et la croix de guerre avec trois citations.

Après la victoire du Cartel en 1924, il s'attendait à devenir sous-secrétaire d'Etat à la guerre, aux côtés du général Nollet ; mais M. Herriot qui le connaissait de longue date voulut faire mieux pour lui et lui confia le portefeuille des Colonies.

Depuis 1924, il a été à trois reprises président du Conseil et il a occupé les ministères des Colonies, de l'Instruction publique, des Travaux publics et enfin de la Guerre, qui est celui qu'il préfère. Il fut président du parti radical-socia-

liste en 1927, puis de nouveau en 1934. Il l'est encore à l'heure actuelle.

Par sa naissance, par ses habitudes, par ses idées politiques, il est le défenseur des classes moyennes. Il estime qu'elles constituent l'armature de la France et le rempart des libertés démocratiques. En lui, la raison s'unit curieusement à l'émotivité et au sentiment. Nullement hostile aux convictions religieuses, il n'en a pas toujours saisi l'importance au sein d'un peuple et il a sûrement partagé, à certaines époques de sa vie, les préjugés de son parti contre l'Eglise catholique, que l'on considérait couramment, autour de lui, comme une simple entreprise de captation des masses, au moyen d'une noble et grande tradition mystique, au profit des puissances d'argent !

Il semble bien, comme on le verra plus loin, que de telles appréciations soient en train de passer de mode chez les esprits sérieux et jusque dans une notable partie de cette franc-maçonnerie qui a tant fait pour les propager en France.

La pratique du pouvoir a exercé sur l'esprit de M. Daladier son habituel effet d'élargissement et de compréhension nationale.

« Jamais, écrit *Ignotus*, le chef du parti radical n'a placé les intérêts de son parti avant ceux du pays. Il a toujours cherché à en assurer la concordance, à identifier, selon la plus pure tradition jacobine, le régime républicain et la Patrie. » Cette affirmation est peut-être un peu absolue. Mais il serait tout à fait inexact et injuste de ne voir en lui qu'un tribun qui entraîne les foules par ces grandes phrases empruntées à un répertoire usé et formées de mots retentissants et vides. Assurément, il ne renonce pas toujours à se servir de clichés — on dit aujourd'hui : des *slogans* — qu'il sait préférés de son auditoire.

« Il sait entraîner les foules, dire dans les meetings les phrases qui sont acclamées, souligner d'un geste véhément la période ardente. Mais ce n'est là pour lui qu'un à-côté. Il préfère convaincre son auditoire, le placer sur le plan de la raison plutôt que sur celui de la passion. Il emploie un langage direct, simple, parfois rehaussé d'une image facile, d'un rappel historique, d'une allusion provençale, parfois relevé d'un commentaire ironique. Mais tout concourt à renforcer la démonstration ou à la rendre plus attrayante. Des chiffres sont fournis, des citations sont produites ; les arguments de l'adversaire réfutés avec soin ; les cas particuliers examinés, sans que jamais l'aspect général des questions soit perdu de vue. »

C'est par-dessus tout un grand laborieux. Il a le droit de prêcher l'amour du travail, parce qu'il en donne l'exemple. C'est en ce sens qu'on peut noter, depuis sa dernière accession à la présidence du Conseil, en avril 1938, une légère évolution dans son langage. Il a souffert de ce qu'on a pu nommer la « grande vague de flemme » en France. Sans toucher aux lois sociales, en ce qu'elles ont eu de juste et de nécessaire, il estime qu'un peuple qui ne travaille plus est un peuple qui déchoit « Le gaspillage du temps lui est odieux... » C'est pourquoi on l'entend si fréquemment recommander le travail.

A son retour de Munich, alors que les acclamations enthousiastes de toute une nation montaient vers lui, il eut, dans son bref discours de réponse, cette phrase qui est, peut-on dire, tout son programme actuel :

« Français, demeurons un peuple *uni, laborieux* et *fort*. C'est un devoir envers notre patrie, c'est aussi l'intérêt de tous les peuples et de la paix du monde. »

Uni, laborieux et fort ! Comme on voudrait que cette devise fût comprise de tous chez nous ! Comme ces trois adjectifs sont convergents ! Un peuple désuni est un peuple où les luttes stériles des partis l'emportent sur le goût du travail, et c'est aussi un peuple faible ou qui s'affaiblit. C'est dans la collaboration, c'est-à-dire l'application assidue au même travail, que s'affirme et se cimente l'union des esprits, et c'est cette union jointe au labeur qui engendre la force de la nation.

Nul plus que les catholiques ne peut désirer l'union et l'amour du travail, générateurs de dignité et de fierté patriotiques. Sur ce terrain-là, nous nous entendrons toujours avec M. Daladier et nous soutiendrons toujours son action bienfaisante. Tout ce que nous osons lui demander à notre tour, c'est qu'il comprenne l'ardeur sacrée de nos convictions religieuses et la justice de nos revendications dans le domaine de la liberté et de l'égalité, notamment au point de vue scolaire.

Sans vouloir retracer ici toute la carrière politique de M. Daladier, rappelons seulement l'action exercée par lui, depuis sa dernière entrée à la présidence du Conseil, dans le sens de la paix européenne. Il y a là un certain nombre de choses ignorées du grand public et qui méritent d'être retenues, au moment où vient d'être surmontée l'une des plus grandes crises de l'histoire du monde.

Nous avions commis, ces années dernières, de très grandes fautes. A son arrivée au pouvoir, Daladier semble avoir eu la pensée d'empêcher, *in extremis*, la dangereuse collusion entre l'Italie et l'Allemagne. L'envoi d'un ambassadeur à Rome, lors de la visite du Führer, au début de mai, aurait peut-être suffi à atténuer les conséquences si lourdes de l'Anschluss. On saura plus tard, avec certitude, quelles furent les influences néfastes qui suspendirent cette utile mesure et jetèrent le *Duce* dans les bras du Chancelier allemand.

Comme il fallait cependant éviter à tout prix l'isolement de la France, il apparut indispensable de s'assurer le concours de l'Angleterre, contre de nouvelles entreprises du Führer.

Donc, dès le 28 avril 1938, quelques jours seulement après la formation du gouvernement, — qui succédait à un second ministère Blum, non moins fâcheux que le premier, du point de vue de la paix sociale, — Daladier se rend à Londres, avec M. Bonnet, son ministre des Affaires étrangères. De nombreux informateurs ont fait connaître que si la France réclame de la Grande-Bretagne une participation plus active dans les affaires de l'Europe centrale, elle essuiera sûrement un refus. Et pourtant, si l'Angleterre refuse de s'unir à la France très étroitement, ce sera le triomphe de l'axe Rome-Berlin sur toute

la ligne, Hitler réglera par la force et à son gré le problème redoutable des Sudètes, et Mussolini exigera à son tour de son puissant allié une aide efficace pour obtenir de substantielles compensations sur le dos de la France.

Dans ces conditions, il est sûr que l'on va à la guerre, à plus ou moins longue échéance. Du reste, le temps travaille en faveur de l'Allemagne, qui dispose plus librement de ses énormes moyens de production et qui achève de se donner des fortifications infranchissables d'une part, une armée formidable et un armement perfectionné d'autre part.

A Londres donc, Daladier sait qu'il joue une partie décisive.

« Pendant la première journée de discussion, écrit *Ignotus*, il intervient peu. Il étudie ses interlocuteurs. Mais, le second jour, au matin, dès que le problème tchèque est abordé par lord Halifax, il prend la parole. Et alors, simplement, sans phrases, par un exposé de faits d'abord, par des arguments stratégiques, économiques, diplomatiques ensuite, il démontre les périls qu'entraînerait l'inertie. Pas de sentimentalité inutile, pas de périodes oratoires, dont il sait qu'elles n'ont jamais impressionné les Anglais. Un langage direct, démonstratif. Mais il n'est parvenu qu'à faire réfléchir le Prime Minister, qui peut encore diriger contre son raisonnement des arguments nouveaux. Une fois encore, Daladier reprend la parole, résume sa première intervention, dépeint l'état de l'Europe, l'anxiété du monde devant le développement méthodique de la progression allemande. Il est ému, et trouve la forme oratoire, mais toujours directe, rivée aux faits, qui peut convaincre. M. Neville Chamberlain, au cours d'une suspension de séance, consulte ses collègues. Il rapporte la réponse. La Grande-Bretagne accepte de faire un large pas en avant... »

C'est dans cette victoire diplomatique du 29 avril qu'il faut voir l'origine lointaine du compromis qui devait sauver la paix, le 30 septembre.

On connaît les étapes suivantes : l'agitation croissante des Sudètes dirigée par Henlein et soutenue par Hitler, la résistance anglaise affirmée par la mission de lord Runciman, la visite des souverains anglais à Paris, le resserrement de l'alliance franco-anglaise. Puis, lorsque la crise est ouverte, l'intervention inattendue de Neville Chamberlain, porte-parole des deux pays à la fois, son entrevue à Berchtesgaden avec Hitler, le 15 septembre, sa seconde entrevue, moins heureuse, à Godesberg, le 22, la mobilisation tchèque, les premières mesures de mobilisation en Angleterre et en France le 24, la guerre imminente et enfin le dénouement presque miraculeux du 30 septembre.

La tâche de M. Daladier n'est pas achevée pour cela. Il a conservé au monde la paix extérieure. Il lui reste à donner à la France la paix intérieure. Comment s'y prendra-t-il ? C'est le secret de l'avenir.

Nous voudrions pourtant noter ici l'une des conséquences de son action pacifique à Munich. Si nous ne pouvons renoncer à ce grand droit de discussion des idées qui est le privilège de la personne humaine, et s'il nous arrive par exemple de critiquer les thèses du racisme, comme nous le ferons un peu plus loin, nous voudrions qu'il soit bien entendu que nos critiques ne s'adressent qu'aux doctrines et que nous n'entendons pas le moins du monde attaquer une nation voisine, en tant que telle. Nous avons été très heureux d'entendre le président Daladier affirmer hautement à Munich, avant son retour en France, ce qui suit :

« J'ai eu le plaisir de constater moi-même qu'il n'y a en Allemagne aucun sentiment de haine ou d'hostilité contre la France. Soyez sûrs que les Français n'éprouvent eux-mêmes aucun sentiment d'hostilité contre l'Allemagne, et il en a été ainsi de même pendant la période de tension dplomatique et de préparatifs militaires que nous venons de traverser. »

II

Et c'est pour renforcer l'expression de ce sentiment de non-hostilité réciproque que nous allons résumer ici un article, dont la date seule prouve qu'il n'avait pas été écrit pour les besoins de la cause, puisqu'elle est antérieure à la crise maintenant heureusement dénouée. Cet article aura peut-être un peu des allures de rectification, sous notre plume. Mais elle ne nous coûtera aucunement, car nous ne pouvons oublier le dicton : *errare humanum est, perseverare diabolicum !*

Les éléments de cette rectification, nous les empruntons à la *Revue Hebdomadaire* du 10 septembre, sous la signature de Henry Jamet, avec ce titre : *La Bonne Humeur allemande.*

N'exagérons point. Il ne s'agit pas là d'une étude savante et approfondie, mais simplement du témoignage d'un promeneur. Mais cela n'est pas rien.

Henry Jamet, qui a de la griffe, commence par tourner un peu en ridicule les innombrables articles de journaux ou de revues françaises qui cherchent à nous documenter sur l'Allemagne, sans que jamais y perce l'autorité imposante de celui qui peut dire : *J'ai vu !*

« Je connais, dit-il, un grand journaliste, spécialiste des questions allemandes (vous m'entendez bien), qui n'a pas passé une seule fois la frontière depuis l'avènement d'Hitler, ce qui ne l'empêche pas d'écrire ses cent articles par an sur l'Allemagne — au moins. C'est magnifique et effarant. »

Lui, Henry Jamet, il revient d'Allemagne. Il y a fait, en juillet dernier, « avec quelques jeunes Français curieux, de toutes opinions d'ailleurs », un joli voyage : le train jusqu'à Coblence, ensuite le bateau sur le Rhin jusqu'à Mayence, puis par divers moyens de locomotion le long tour que voici : Francfort, Nuremberg, Munich, Santhofen au pied des Alpes bavaroises, Lindau, Constance et la Forêt Noire, traversée en partie à pied, retour en France par Fribourg-en-Brisgau et le pont de Kehl.

Il est bien entendu que ce voyage n'était ni une enquête, ni une « étude » : — « Mes camarades et moi, dit notre auteur, nous regardions, nous parlions, nous mangions et nous dormions, sans le souci du marché des matières premières, ni des intentions archisecrètes du chancelier Hit-

ler... intentions qui ne sont d'ailleurs guère connues que de Mme Geneviève Tabouis. »

Il reste que des jeunes gens pleins de vie et d'intelligence n'ont pu parcourir l'Allemagne plusieurs semaines sans y faire d'humbles mais précieuses constatations. Nous considérons comme un devoir de notre métier de chroniqueur de les enregistrer, à titre de mise au point, et sans nulle prétention doctrinale.

Tout d'abord, le groupe français dont il s'agit a été très bien reçu partout. Nous ne faisons pas de réclame pour le tourisme en Allemagne, mais il faut dire ce qui est. Tous les rapports soit avec l'administration, soit avec la population, ont été excellents. Ces jeunes Français ont souvent couché et mangé dans des « Auberges de la Jeunesse ». Elles étaient pleines à craquer de jeunes gens de la « Jeunesse hitlérienne », courant le pays, durant les vacances, par myriades, sac au dos. Jamais leur qualité de Français ne leur a attiré la moindre réflexion désagréable, le moindre mot malheureux, mais tout au contraire elle leur a valu des gentillesses constantes, une « camaraderie » touchante et efficace. On les interrogeait avidement sur Paris, sur les livres et les théâtres de France, sur les écoles, sur l'orientation de la jeunesse. Presque jamais de politique : seulement parfois de l'étonnement au sujet de l'influence d'un Blum — un Juif à la tête de la France ! — ou du pacte franco-russe. Au sujet de Daladier, le fils d'un boulanger de Vaucluse, une admiration à peu près générale.

Il serait intéressant de savoir si cette jeunesse allemande, si curieuse des choses de France, n'a pas un peu de nostalgie de liberté ? Mais Henry Jamet ne soulève pas cette question. Disons seulement que ceux que nous avons pu voir en France, venant des pays totalitaires, exprimaient volontiers leur satisfaction de pouvoir causer librement. Leur impression en entrant chez nous n'avait besoin que d'un mot qui est à peine un mot, mais une simple interjection : *Ouf !*

Mais vous direz peut-être : Nos jeunes Français n'ont entendu parler que des jeunes Allemands, garçons et filles. La jeunesse est une communauté internationale. Cela se remarque même chez les animaux : avez-vous vu jouer des enfants avec de jeunes chats ou de jeunes chiens ?

Réponse : Nos voyageurs ne se bornaient pas à fréquenter les « Auberges de la Jeunesse ». Dans les trains, dans les magasins, partout, leur qualité de Français leur a attiré des sourires aimables, des empressements jamais démentis.

On peut donc tenir pour assuré, jusqu'à preuve du contraire, que la population allemande ne partage aucunement l'acharnement de *Mein Kampf* contre la France. Et cela est tellement humain que nous aurions tort de nous en étonner. Hitler lui-même n'a-t-il pas changé à notre égard ?

De ce premier point, passons à la manière de vivre en Allemagne. Tout compte fait, le coût de la vie est sensiblement le même que chez nous. Certains articles sont plus chers, certains autres moins. Il en a toujours été ainsi, même avant 1914. Les hôtels ne sont pas chers, sauf bien entendu dans les stations balnéaires ou touristiques. On a un repas copieux pour 1 mark 1/2, soit environ 20 fr. (12 fr. pour un Français). On sait que la cuisine n'a jamais été le fort des Allemands ; elle n'a pas fait de progrès depuis le temps où nous parcourions l'Allemagne de Guillaume II, paraît-il, car Henry Jamet écrit :

« La cuisine est généralement mauvaise : viande trop cuite, légumes préparés sans goût ; mais les mets sont copieux, les portions larges. Il n'est pas exagéré de dire que l'Allemand moyen, malgré les légendes, mange plus que le Français moyen, s'il mange moins bien. Le petit déjeuner du matin, servi à l'anglaise, pour quelques pfennigs, avec du jambon ou des saucisses, des confitures, du pain à discrétion, du beurre abondant, et un grand bol de café au lait, tiendrait lieu de repas complet à bien des employés parisiens de ma connaissance et à pas mal de midinettes, lectrices de *Paris-Soir*. On ne boit presque pas en mangeant ; mais on se tasse de fameuses chopes de bière entre les repas, surtout en Bavière. »

Ce n'est pas en Allemagne qu'il faut aller pour savourer des délices gastronomiques ; mais Hitler n'y est pour rien : il en a toujours été ainsi.

Pourtant, un mot a dû vous surprendre : on vient de parler de beurre, et de beurre *abondant*. L'Allemagne ne manque-t-elle pas de beurre ?

« Ma foi, répond sur son petit ton sarcastique Henry Jamet, le voyageur ne s'en aperçoit pas. C'est un curieux phénomène. Les statisticiens, qui savent tout, nous l'affirment ; mais partout, dans les hôtels, chez les particuliers, à Munich comme au fond de la campagne, on vous sert, sans que vous demandiez rien, des raviers pleins de beurre. C'est un fait et je mets au défi quiconque a voyagé en Allemagne, en cet été 1938, d'affirmer le contraire. Alors que se passe-t-il ? Mettons que ce soit un miracle de l'organisation allemande ; mangeons tranquillement nos tartines beurrées et rêvons aux statisticiens. »

Et pour le lait c'est la même chose. On a répété que les Allemands en manquaient ; Henry Jamet prétend qu'ils boivent du café au lait toute la journée, et que dans les villes qu'il a traversées, Nuremberg, Munich, Lindau, Constance, Bregenz, il a partout vu des « bars de lait », ne vendant aux passants que du lait et cela sans aucune restriction. Au surplus, ce lait lui a paru très frais et très bon.

Et le chômage allemand, où en est-il ? — Tous les Allemands qui en ont parlé à nos jeunes voyageurs affirment qu'il a fondu depuis 1933. Et les immenses travaux d'architecture militaire ou civile entrepris depuis cette époque rendent la chose vraisemblable. Pourtant, le passant ne peut porter sur ce point délicat un témoignage valable. Les chômeurs ne portent pas d'étiquette. Ce qui apparaît, c'est que « le bâtiment va » outre-Rhin, alors que de ce côté-ci il ne va guère ! On remarque partout une fièvre de maçonnerie, dans les villages comme dans les villes.

« A Nuremberg, écrit Henry Jamet, nous avons visité les gigantesques travaux ordonnés par le Führer pour abriter les Congrès du Parti. C'est une entreprise titanesque. Le « Palais du Congrès » aura des murailles de 70 mètres et contiendra la population d'une grande ville. Ce ne sont que stades

immenses, voies triomphales, colonnades fantastiques, une sorte de conte de fées aux bords des lacs romantiques, tout cela à l'échelle des géants, comme peut l'être le Pont du Gard, par exemple. C'est très impressionnant et je crois que l'ensemble sera fort beau. »

N'oublions pas, du reste, que le premier métier du Führer fut celui de peintre en bâtiment et d'apprenti-architecte. Il a gardé le goût de son ancienne carrière et il a dit qu'il voulait doter l'Allemagne d'une architecture digne d'elle et de lui. L'avenir dira s'il y a réussi.

Nos jeunes Français ont visité la grande usine d'automobiles d'Oppel, à une cinquantaine de kilomètres de Francfort. Il sort de là environ 400 voitures par jour. Les ouvriers travaillent en trois équipes de 8 heures et l'usine « tourne » ainsi sans arrêt.

Il était intéressant de savoir quelle était la mentalité ouvrière. C'est le plus redoutable problème de notre siècle industrialisé que de faire accepter un travail qui, fait à la chaîne, ne peut plus être fourni avec joie, parce que l'homme y est l'esclave de la machine. Le socialisme est moins fondé sur les arguties de Marx que sur l'énorme « fastidiosité » et le caractère inhumain du travail d'usine. Henry Jamet croit pouvoir écrire de la foule ouvrière allemande, débarrassée, — il est vrai, un peu rudement, — des semeurs de découragement et d'envie :

« Cette population ouvrière nous a paru saine et sans aigreur. Nous nous sommes renseignés sur les salaires. Ils sont élevés, puisqu'un bon ouvrier peut toucher un salaire horaire dépassant un mark, soit 9 marks par jour environ, ou 125 fr. A l'intérieur même de l'usine existent des jardins de repos, où les ouvriers peuvent aller fumer une cigarette pendant les « pauses » qui coupent le travail ; des cantines modèles ; un service médical remarquablement agencé. Rien de tout cela n'avait l'air d'un bagne et les jeunes apprentis, avec qui nous avons passé une bonne heure, avaient des figures ouvertes et franches d'enfants heureux... »

Un détail à noter : les quelque 20.000 ouvriers de l'usine d'Oppel habitent presque tous la campagne, dans un rayon de 20 kilomètres. Ils viennent en train ou en car faire leurs 8 heures et s'en retournent ensuite à leur cottage, à leur jardin, à leur modeste champ.

Et cette solution du problème de l'habitat ouvrier ne manque pas d'intérêt : ce n'est plus le taudis, ce n'est plus l'immoral entassement des cités ouvrières. L'ouvrier a chaque soir et chaque nuit son grand bol d'air pur et son coin familial de délassement et de détente.

Hitler n'a pas oublié sa jeunesse ouvrière et les grosses difficultés de la question sociale. Il se pose en défenseur des intérêts ouvriers. Il ne faut pas le croire l'élu d'une aristocratie ou d'une élite intellectuelle. Il est bien plutôt le demi-dieu des masses ouvrières, qu'il a voulu affranchir, dit-il, des mauvais bergers marxistes. C'est dire que le bien-être des travailleurs, la question des salaires, celle des loisirs et des congés payés sont l'objet des constants soucis du régime.

« Et, ma foi, remarque Henry Jamet, quand on a vu défiler sur le Rhin les luxueux bateaux de « la Force par la joie », la grande organisation du Dr Ley, bondés de travailleurs en vacances, qui vous saluent de leurs cris et de leurs rires, on se demande avec inquiétude si le seul pays où les réalisations pratiques du socialisme sont en train d'aboutir ne serait pas l'Allemagne hitlérienne. »

Nous arrivons maintenant au chapitre de la persécution religieuse. C'est pour nous, catholiques de France, le point le plus sombre du régime hitlérien.

N'oublions pas cependant ce qui nous arrivait à nous-mêmes, Français, quand, avant la guerre, nous avions l'occasion de voyager en Allemagne, à l'époque du combisme. Les prêtres allemands s'imaginaient un clergé de France traqué, réduit à la misère, condamné à un demi-silence dans les églises désertes. Encore maintenant, la situation religieuse de l'Eglise de France est dépeinte au dehors sous les plus noires couleurs. Et il est certain que nous avons de graves injustices à déplorer à notre égard et que le laïcisme est loin, chez nous, de laisser dormir son agressivité, d'avoir abandonné tous ses bastions, perdu tous ses avantages officiels ! Pourtant, la parfaite logique n'étant pas la loi de la politique, l'Eglise de France est peut-être moins mal en point que la législation régnante ne tendrait à le faire croire.

Il paraît qu'il en est de même en Allemagne. La persécution est un fait, un fait incontestable et combien regrettable ! L'expulsion du vaillant évêque de Rottenburg hors de son diocèse suffirait à le prouver. Mais quelles répercussions cette persécution a-t-elle sur la masse des fidèles ? Qu'en pense le touriste étranger qui ne fait que passer en Allemagne ?

« Les églises, répond M. Jamet, sont remplies de fidèles, les trains et les gares de prêtres et de religieuses à l'air placide. En Rhénanie, comme en Bavière, j'ai assisté à la messe dans des églises plus garnies d'hommes et de femmes que beaucoup d'églises françaises. A Lindau, mes camarades et moi, nous avons failli rester à la porte d'une église, un beau dimanche, tant elle était bondée et — ironie des choses ! — nous sommes restés debout, pressés entre des militaires de la Reichswehr et des jeunes gens des Jeunesses hitlériennes.

Messieurs les curés montent en chaire ; et ceux que j'ai entendus aimaient l'éloquence (un peu trop à mon gré), car ils prêchaient une demi-heure ou trois quarts d'heure. Sans doute voulaient-ils en donner à leurs ouailles pour leur argent, car n'oublions pas que, dans ce pays de persécution religieuse, les prêtres, comme les pasteurs, sont fonctionnaires et touchent du gouvernement du IIIe Reich un traitement fort coquet.

Evidemment la puissance du clergé n'est plus ce qu'elle était au temps du chancelier Brüning et le parti du Centre est dissous tout comme la Social-Democratie. Je comprends que ce soit ennuyeux et que beaucoup de membres du clergé en conçoivent une vive amertume ; mais de là à prétendre que la religion catholique soit persécutée, il y a un large pas. Quand l'Eglise fait de la politique électorale, elle subit nécessairement les conséquences bonnes ou mauvaises de cette politique.

Loin de moi l'idée d'affirmer que tout soit parfait dans la doctrine hitlérienne et que le racisme, notamment, soit compatible avec le catholicisme. Je

sais bien que Rome a condamné le racisme et l'antisémitisme. Je sais que les dirigeants nationaux-socialistes n'en sont pas très contents ; mais je pense, à part moi, que le *Syllabus* de Pie IX a condamné aussi bien d'autres choses assez oubliées de nos évêques [1].

Je sais qu'il existe des difficultés au sujet de l'enseignement religieux à l'école et qu'on parle en Allemagne de laïciser l'école, comme en France; mais je sais aussi, et j'ai vu, que l'Allemagne est le pays des contradictions, le pays du pragmatisme et non de la logique. En fait, le catholicisme, malgré des difficultés et des frictions avec certains chefs du national-socialisme (pas tous), continue là-bas sa mission divine.

On enseigne l'Evangile, on enseigne la morale chrétienne et les églises sont pleines de braves gens qui chantent leurs vieux cantiques. Dans les formations du parti nazi, il y a des catholiques pratiquants (j'en connais) [2], et ils sont à la fois bons catholiques et admirateurs fidèles d'Hitler, lequel d'ailleurs n'attaque jamais, lui-même, l'Eglise catholique.

Comment cela peut-il être ? En tout cas, cela est. Peut-être la vie — et surtout la vie allemande — est-elle plus complexe et plus nuancée que ne le croient les rédacteurs de la *Croix* et de l'*Humanité* [3]. »

Nous avons cité intégralement tout ce passage de M. Jamet, parce qu'il concernait la situation religieuse de l'Allemagne, point de vue qui nous intéresse tout particulièrement. Nous en retiendrons ceci, que nous soupçonnions déjà : c'est que le catholicisme allemand sait se défendre en profondeur, sans ostentation inutile, mais avec efficacité.

Nous emprunterons encore à notre témoin quelques détails sur l'antisémitisme. Il s'en faut que les Juifs aient tous quitté l'Allemagne ; là encore, il y a de la distance entre les textes et les faits. On voit partout des écriteaux à la porte des cafés et des hôtels, portant ces mots : « Ici les Juifs sont indésirables ! » Mais si un Juif entre, sans crier sa race sur les toits, on le sert comme si de rien n'était et on encaisse son argent. C'est tout. Mieux que cela : à Munich, — la Mecque hitlérienne, — on voit en face d'un grand hôtel où justement M. Jamet était descendu, un très vaste magasin de vêtements portant ce nom sur son enseigne : Goldsmith, frères. Tout le monde sait que ce sont des Juifs. « Au moins ceux-là, ils ne se cachent pas, » remarqua M. Jamet à un hitlérien fidèle. Réponse : « Ne m'en parlez pas... Tout le commerce des vêtements à Munich et ailleurs est entre les mains des Juifs. Si on fermait leurs magasins, nous irions tout nus. D'ailleurs personne n'y songe. »

Un Allemand a même affirmé à notre auteur qu'il y avait actuellement plus de Juifs à Berlin qu'avant 1933. Et cela n'est pas impossible. Tout ce qui est interdit aux Juifs, c'est de faire de la politique. Mais de cela M. Jamet prend aisément son parti.

Et nous citerons maintenant sa conclusion, qui ne nous semble pas sans intérêt :

« Je dis ce que j'ai vu. Il m'a paru que l'Allemagne était un pays calme, où la vie était relativement facile, où les gens avaient en général un brave air, content de leur sort, où les Français étaient admirablement accueillis. Aucune tracasserie policière, du moins apparente. L'administration est partout remarquable par sa courtoisie et même sa bonhomie...

J'ai visité la « Maison brune » à Munich, qui est une petite maison toute simple et assez impressionnante, encadrée maintenant d'énormes bâtiments, et j'ai rêvé cinq minutes dans le cabinet personnel d'Hitler, où il y a un paysage désolé des Flandres avec des trous d'obus, et un buste de Mussolini, que j'ai trouvé assez mauvais.

Evidemment, en considérant le téléphone qui se trouve à portée de la main du Führer, j'avais un petit frisson mélancolique : *Pax aut bellum !*

Quel ordre peut trasmettre un jour cet appareil que j'ai là sous mes doigts ? Les Allemands répondent unanimement : *Pax !* Hitler l'a dit plusieurs fois : « Nous n'avons rien à demander à la France. Nous voulons vivre en paix et en bonne amitié avec les Français. Je ne jouerai pas dans une guerre le sort de toute la jeunesse allemande. »

Pourquoi ne pas le croire ? L'inquiétude perpétuelle et la nervosité périodique nous apportent-elles donc une grande force ? Bien sûr, en face de l'Allemagne qui est forte, il faut que la France soit forte, solide et unie. Les meilleurs des Allemands eux-mêmes nous le conseillent. Faut-il aussi qu'elle soit craintive et nerveuse ? Je suis trop orgueilleux de ma qualité de Français pour ne pas être humilié par cette panique perpétuelle qui s'étale dans nos journaux... »

III

Ce qu'il faut reprocher à l'auteur juvénile de l'article qui vient d'être cité, c'est sans doute de s'en être tenu à la surface des choses, c'est de ne pas avoir rappelé, au moins en quelques mots, le péril de la Révolution juridique internationale opérée par le nazisme. Cette Révolution, à notre sens, n'est pas moins grave que celle du marxisme. Le bel ordre tranquille que M. Jamet a pu admirer au-delà du Rhin est assurément plus réjouissant au regard que le spectacle de misère qui ne peut échapper aux observateurs sincères au pays de Staline. Entre le bolchévisme et le racisme, si l'on nous donne

[1] Malgré notre désir de citer, à titre informatif, l'article de M. Jamet, sans y joindre des critiques inopportunes, il nous est impossible de ne pas observer qu'il règne dans tout ce passage une sorte d'ironie légère qui contraste avec la gravité du sujet traité. En ce qui concerne « le *Syllabus* oublié de nos évêques », notre auteur serait sans doute bien en peine de citer un exemple précis et de le discuter solidement Le *Syllabus* n'a pas été rayé, que nous sachions, de la liste des décisions doctrinales de l'Eglise. Ses propositions ne sont pas plus en sommeil que telles autres lancées jadis contre Martin Luther ou Molinos, sans parler de Jansénius ou Quesnel. Ce n'est point parce que l'on n'a pas actuellement à s'en inspirer qu'elles sont oubliées.

[2] Tout comme il y a dans le corps professoral laïque de l'Etat français d'excellents catholiques, grâce à Dieu, ce qui n'empêche pas les lois laïques d'être une cause permanente de déchristianisation de la jeunesse française... Tout ce passage de l'article de M. Jamet manque de nuances importantes. On le remarquera encore dans ce qui va suivre.

[3] Il est à peine besoin de souligner ce que ce rapprochement a de regrettable et d'indécent, au sens latin du mot. L'*Humanité* est un journal dont les ressources ne sont pas d'une clarté parfaite, assure-t-on, et qui sert en tout cas une cause déplorable par des moyens plus déplorables encore. La *Croix* est notre plus grand journal catholique. Elle n'a d'autre cause à défendre que celle de la vérité, d'autre méthode que la bonne foi et la loyauté. Si elle se trompe, c'est parce que tout homme est sujet à erreur... On ne devrait pas être obligé de rappeler cela !

à choisir, nous optons pour le second, mais comme on opte entre une hémiplégie et une entérite chronique. Philosophiquement, le racisme est sur le même plan que son contraire. Nous avons dit maintes fois que l'hitlérisme découle du marxisme tout comme le marxisme découle du libéralisme capitaliste.

On ne sort toujours pas du matérialisme.

Pour nous rendre compte de la gravité de certaines conséquences du racisme, nous allons emprunter à la *Civiltà cattolica,* du 17 septembre, une étude du P. Messineo sur « L'Ordre juridique dans l'Allemagne nouvelle, *L'Ordine giuridico nella nuova Germania* ».

On sait que parmi les huit propositions condamnées sur le racisme, du 13 avril dernier, il y a la suivante : « *La source première et la norme suprême de l'ordre juridique est l'instinct de race.* »

Le simple énoncé de cette proposition fait voir l'immensité de la Révolution juridique opérée par le racisme. Pour un chrétien, la source première et la norme suprême de l'ordre juridique, c'est la Sagesse divine, telle qu'elle nous est connue par la révélation. Pour un sage païen, la source première et la norme suprême de l'ordre juridique, c'est la raison éclairée par l'expérience. Le droit romain était fondé sur la raison ainsi conçue. Le droit chrétien s'est très largement inspiré du droit romain. Entre la raison et la révélation, il n'y a pas opposition, mais coordination et subordination.

Avec le racisme, tout cela est renversé. C'est l'*instinct de race* qui prend la première place. Toute Révolution étant un transfert de pouvoir et d'autorité, quelle Révolution plus grave peut-on imaginer que celle qui transfère à un instinct racial les pouvoirs et l'autorité de Dieu d'une part, de la raison d'autre part ?

C'est ce que le pape Pie XI a fortement fait remarquer dans son Encyclique du 14 mars 1937 *Mit brennender Sorge* :

« Si la race ou le peuple, disait-il, si l'Etat ou une forme déterminée de l'Etat, si les représentants du pouvoir ou d'autres éléments fondamentaux de la société humaine détiennent dans l'ordre naturel une place essentielle et digne de respect, quiconque par ailleurs les détache de cette échelle des valeurs terrestres en les élevant au titre de norme suprême de toutes choses, même des valeurs religieuses, et en les divinisant par un culte idolâtrique, pervertit et falsifie l'ordre créé et imposé par Dieu et il s'éloigne de la vraie foi en Dieu et d'une conception de la vie conforme à cette foi. »

Le racisme est donc un renversement des valeurs, une idolâtrie nouvelle, un véritable paganisme, un reniement de la foi chrétienne, tout comme le laïcisme ou le marxisme.

Or, le racisme ne demeure pas le moins du monde dans le domaine des chimères inoffensives Il se propage, il enseigne, il prétend accaparer des esprits, entraîner des âmes. Il aggrave le désordre moral et juridique de l'humanité, il empoisonne l'atmosphère des relations internationales. Un exemple de son agressivité a été donné en juin 1938, par une conférence du Dr Franck, ministre du Reich, à Rome, sur les études juridiques italo-germaniques. Il y soutenait que « le droit germanique se base sur les principes de la race éthique populaire et nationale germanique », et que « le Reich national-socialiste construit son ordre juridique sur les cinq plus grandes valeurs de son peuple, à savoir : la terre, la race, le travail, l'Etat et l'honneur. »

Et il ne craignait pas, malgré cela, de dire que le national-socialisme peut se considérer comme « un concept mondial ». Il aurait été bien plus proche de la vérité en disant que l'idéologie raciste se met en opposition ouverte avec le concept universel du droit, et par suite avec la civilisation universelle.

Essayons, à la suite du P. Messineo, de démontrer cela.

L'ordre juridique a pour centre la personne humaine. On peut dire que sa vérité ou sa fausseté se prouve par la conception qu'il se fait de l'homme et de sa place dans l'univers. Il est clair, par suite, que toute conception matérialiste de l'homme doit aboutir à des conséquences juridiques différentes de celles qu'aurait une conception spiritualiste.

Or, quelle idée se fait de l'homme le racisme ? Tout simplement celle d'un lieu de passage et de transmission de la race, qui est tout, alors qu'il n'est rien que par elle et pour elle.

Nous n'examinerons pas ici une fois de plus si la race existe ou n'existe pas. Tous les savants sérieux sont contraints de déclarer qu'il n'y a guère de concept plus obscur, plus indéterminé, plus vague, plus contestable que celui de la race. Depuis plus d'un siècle, les savants s'efforcent de classer les hommes en races sans y parvenir. Mais il est certain, en tout cas, que le concept de race, si difficile à appliquer en pratique, est originairement dérivé de la zoologie.

C'est à propos des animaux que l'on se sert le plus volontiers du mot de *race*. Cette expression est du domaine des sciences naturelles. Avec elle, on ne sort pas du règne animal. L'anthropologie, en l'empruntant à la zoologie, n'en a pas changé le sens. La race serait donc l'ensemble des *caractères somatiques* qui distinguent un groupe humain donné : forme du crâne, couleur des cheveux et des yeux, indice nasal, stature corporelle. Si des caractères psychiques s'ajoutent à ces traits somatiques, c'est à titre purement accidentel et secondaire, les traits somatiques ayant la primauté incontestée dans la classification établie par les anthropologistes.

Le racisme national-socialiste a beau diviniser la race, il n'en transforme pas le fondement. Il ne s'évade pas du matérialisme. Alfred Rosenberg lui-même, le grand théoricien du racisme allemand, déclare dans son *Mythus des XX Jahrhunderts* (p. 117-118, Munich, 1933) :

« La vie d'une race ou d'un peuple n'est pas une philosophie logiquement déduite, ni un processus rationnel, mais une synthèse mystique, une démonstration qui ne s'appuie pas sur des arguments de raison, ni sur l'enchaînement de cause à effet ; la race, plutôt qu'une philosophie ou une connaissance, est une profession de foi. »

Le racisme pose donc en principe la démission de la raison, la démission de la logique, la démission de la science elle-même. Il ne veut plus admettre que la force irrésistible de l'instinct aveugle et infaillible, appuyé sur la force brutale.

Selon le même Rosenberg, ce qui distingue la plus noble race du monde, c'est-à-dire la nordique, ce n'est pas, comme vous pourriez le croire, sa haute culture, les œuvres de son génie, les fruits de sa pensée et de son esprit, — mais avant tout ses caractères somatiques : dolichocéphalie, chevelure blonde, yeux bleus, haute taille.

Dans une telle manière de voir, l'homme n'est plus un esprit, mais un animal. Ce qui compte en lui, ce n'est pas l'intelligence, c'est le sang. Ses glandes endocrines ont plus d'importance que ses aptitudes psychiques. Son but suprême n'est pas de connaître, aimer et servir Dieu, mais de maintenir et transmettre la race. C'est la race qui l'explique tout entier, le soutient, lui donne une valeur, et une fin.

Il serait difficile de rencontrer, dans l'histoire de la pensée, une conception qui avilisse à ce point la personne humaine et lui dénie plus totalement tout ce qui lui confère une immortelle noblesse.

Les conséquences juridiques de cette conception ne peuvent être que désastreuses. Dans *Mein Kampf*, dès les premières pages, Adolphe Hitler énonce cette énormité que la suprême règle du devoir pour l'homme est de maintenir la pureté de la race et que tout le reste par suite ne passe qu'au second plan. Vous en conclurez logiquement — car la logique ne se laisse pas exclure pour autant — que la valeur suprême de l'homme est son *aptitude à la reproduction*, tout comme celle d'un étalon de haras ou d'étable modèle.

Partant de ce principe, il était inévitable que le racisme appliquât les méthodes de sélection en vigueur dans les instituts d'élevage animal. Il n'y a pas manqué.

Le principe de la sélection est appliqué en effet dans deux directions différentes : dans le domaine de la culture, et dans celui de la transmission de la race.

1° Au point de vue de la culture, les racistes ont déjà varié quelque peu, en raison des circonstances. Ils se montraient plus intransigeants au début. Ils ont fait récemment quelques concessions à l'axe Rome-Berlin.

A l'origine, ils ne voulaient plus souffrir la moindre contamination étrangère à la plus ancienne tradition germanique pure. Contamination : la morale chrétienne, qui, par son goût de l'humilité et de la pénitence, s'oppose radicalement à l'instinct germanique, plein d'orgueil et de vitalité. Contamination : le droit romain. Contamination : le droit moderne, issu du droit romain et vivifié par le christianisme.

La vérité germanique était la reprise intégrale du droit antérieur à la conquête romaine, c'est-à-dire le *droit vital* de la race, absurdement dénommé *barbare* par les juristes romains et leurs successeurs.

Dans ce droit primitif, l'individu n'a aucun droit personnel, en dehors de ceux que la race lui confère. Les parents ne sont pas les maîtres de leurs enfants. Ceux-ci ne sont que des fruits de la race et ils doivent être élevés selon les exigences et dans l'intérêt supérieur de la race

C'est pourquoi l'Allemagne raciste enlève sans pitié les enfants et les jeunes gens à l'influence de leurs parents, pour les soumettre à l'idéologie nouvelle qui doit les repétrir selon l'idéal nordique. Ou du moins elle le ferait, si la résistance passive mais profonde des masses chrétiennes, catholiques ou protestantes, ne s'opposait plus ou moins victorieusement à cette emprise totale

Depuis le rapprochement de Berlin avec Rome, l'opposition déclarée jusque-là envers le droit romain s'est fortemnt atténuée, en apparence tout au moins. Les juristes racistes qui avaient, non sans fracas, annoncé leur intention d'évincer et d'extirper totalement des institutions juridiques allemandes modernes le droit romain, ont battu en retraite, à partir du Congrès juridique de Leipzig de 1934. Le Dr Franck éprouva alors le besoin de rendre hommage à la grandeur et à la solidité du droit romain. Il a renouvelé cet hommage récemment, au Capitole, dans le discours inaugural des études juridiques italo-germaniques. Parlant du droit romain, il déclarait que « même le législateur allemand trouverait dans ce droit, en première ligne, la puissance d'un système de droit logiquement construit. » En réalité, il aurait dû souligner la différence fondamentale qui séparera toujours le droit romain du droit raciste, à savoir, que le premier est bien, comme il le disait, une construction logique, basée sur des principes rationnels et universels, tandis que le second est une construction arbitraire, dictée par l'instinct et la loi obscure du sang.

2° Au point de vue de la transmission de la race, les applications de la loi de sélection n'ont pas été moins radicales que dans le domaine de la culture générale.

Si en effet le devoir fondamental du citoyen selon le cœur de Hitler est de transmettre dans toute sa pureté le sang de la race, il était indispensable que la fonction générative fût réglée par des lois appropriées.

C'est pourquoi, peu après le triomphe du nazisme, la loi du 14 juillet 1933 imposait la stérilisation obligatoire des sujets tarés. L'article 1er de cette loi proclame ce qui suit :

« Quiconque est affecté de maladies héréditaires, peut, au moyen d'une intervention chirurgicale, être rendu incapable d'engendrer, si, selon les suppositions de la science médicale, il y a une grande probabilité que ses descendants soient affectés de déficiences physiques ou intellectuelles. »

La loi porte des sanctions contre ceux qui se refuseraient à subir l'intervention médicale, et contre les médecins qui négligeraient de dénoncer les cas prévus. Elle établit en outre un tribunal spécial pour juger de toutes les questions se rapportant à cette fin particulière.

Les considérants de la loi établissent que la génération n'est pas un droit de l'individu, mais une fonction éminemment rattachée au bien de la

race. En conséquence, les nationaux-socialistes dénoncent comme ennemi de la race quiconque oserait critiquer ou condamner la loi de stérilisation.

C'est dans cet esprit qu'il faut interpréter les paroles prononcées par Hitler le 7 août 1929 et rapportées par le *Vœlkischer Beobachter* du même jour, à savoir, que « si l'Allemagne voyait naître un million d'enfants et en faisait disparaître 7 ou 800.000 des plus faibles, l'effet en serait une augmentation de force ! »

Qui ne prendrait en horreur le simple énoncé de cette supposition sanguinaire et sauvage !

D'autre part, le principe de la sélection zoologique a introduit dans le droit matrimonial germanique un nouveau cas de nullité, un nouvel empêchement dirimant : celui de *disparité de race !*

Le journal français *Le Temps*, analysant dans son n° du 9 juillet dernier la plus récente loi allemande sur le mariage, publiée avant le Code civil entier, sous prétexte d'unifier la législation du Reich et celle de l'Autriche récemment annexée, montre que cette loi réaffirme les principes déjà connus du racisme rigide et restreint en particulier la liberté de tous les membres du parti, au sujet du mariage, en exigeant d'eux qu'ils offrent des garanties spéciales de pureté raciale et biologique.

La loi allemande interdit formellement le mariage d'un Allemand pur-sang avec une Juive, ou d'un Juif avec une Allemande authentique. Les juristes allemands ont inventé à ce sujet un délit nouveau, celui de « *Rassenschande*, souillure de la race. » Des peines sévères frappent ce crime impardonnable. Le député raciste Julius Streicher a même réclamé la peine de mort contre toutes relations charnelles entre un Juif et une aryenne.

Le tribunal racial de Thuringe a découvert une solution élégante dans le cas d'un jeune époux condamné à la stérilisation pour maladie incurable et qui manifestait le désir d'avoir une progéniture : il lui a conseillé de se servir d'un « auxiliaire reproducteur ».

Ce cas est si étrange, si extraordinaire, si typique, qu'il n'est pas inutile de rapporter le texte même du jugement :

« Attendu que la femme désire des enfants, il est évident qu'un moyen serait le divorce et le mariage ultérieur ; toutefois, il y a encore la ressource d'un reproducteur auxiliaire et c'est Luther lui-même qui, dans un cas semblable, le recommande [4]. En cela Luther pensait et sentait comme nos sages ancêtres, pour lesquels le recours à un reproducteur auxiliaire constituait un élément juridique et moral bien fondé [5]. »

Le racisme confère à l'Etat la mission d'*éleveur national*. Il s'agit de sélectionner les reproducteurs, comme on le fait pour les animaux. Rosenberg déclare bien qu'il y a lieu de maintenir la monogamie, en usage depuis tant de siècles, mais il loue hautement la polygamie des anciens Germains et il lui attribue l'abondance des peuples germaniques des premiers siècles de notre ère, abondance qui permit le développement de la culture occidentale. Il admet qu'il ne serait peut-être pas inopportun de rétablir la polygamie au profit des porteurs les plus vigoureux du sang aryen dans les temps actuels. Il prend en main avec chaleur la cause de l'enfant hypocritement appelé illégitime. Pour le vrai raciste, il importe peu que la femme ait enfanté dans le mariage légal ou hors de lui, pourvu qu'elle ait donné un vrai rejeton de la race.

Le *jus sanguinis* est aussi à la base des droits civiques. Dans *Mein Kampf*, Hitler écrit :

« L'Etat national-socialiste répartit ses habitants en trois classes : les citoyens, les ressortissants de l'Etat et les étrangers. La naissance ne confère que l'appartenance à l'Etat. Celle-ci, par elle-même, ne rend pas apte à remplir les fonctions publiques ni à exercer une activité politique quelconque, en participant aux élections. En tout ressortissant de l'Etat on doit, par principe, établir la race et la nationalité. »

Et il poursuit en déclarant que seul l'homme qui est de sang allemand est citoyen, quelle que soit sa profession. Tous les non-citoyens peuvent vivre en Allemagne, mais seulement en qualité d'hôtes, soumis aux lois concernant les étrangers.

Le P. Messineo ne s'arrête pas à analyser la doctrine de l'Etat dans le national-socialisme. Il se borne à remarquer que l'idéologie raciste, apparentée à l'immanentisme hérité d'Hegel et de Fichte, aboutit à un absolutisme si intransigeant que celui de la Russie soviétique n'a rien à lui envier.

Il va sans dire que la voix du sang prime toute considération de respect des nationalités étran-

[4] C'est exact. La pensée de Luther a été exprimée par lui dans son *De Captivitate babylonica*, l'un de ses grands écrits réformateurs. Empruntons à Cristiani, *Du Luthéranisme au Protestantisme* (Paris, Bloud, 1911), p. 182, la traduction de ce passage qui fut jugé scandaleux par les luthériens postérieurs et rayé de nombreuses éditions, mais que les racistes rétablissent et qui est du reste authentique (édition Weimar, VI, 558) : « Je propose la question suivante : Une femme a épousé un homme impropre au mariage. Elle ne veut ou ne peut établir l'impuissance de son mari, avec tous les témoignages et le fracas exigés par le droit. Elle veut cependant avoir des enfants et ne peut garder la continence. Je lui conseillerais de demander la séparation à son mari, pour en épouser un autre, se contentant de la conscience de son mari et de la sienne, comme témoins de l'impuissance du premier. Si le mari refuse, je conseillerais à la femme, avec le consentement de son mari, qui n'est plus à vrai dire un mari, mais un simple cohabitant, de s'unir matrimonialement avec un autre, par exemple le frère de son mari, d'une manière occulte, en sorte que les enfants soient attribués au père présumé. Cette femme peut-elle faire son salut ? Je réponds : oui, car son erreur et son ignorance de l'impuissance de son époux dissolvent le mariage alors que la tyrannie des lois ne permet pas le divorce. Cette femme est donc libre en vertu de la loi divine et on ne peut la contraindre à la continence. C'est pourquoi le mari doit approuver son recours à son droit et la laisser comme femme à un autre, puisqu'il ne la possède qu'en apparence. » (Nous avons complété la traduction, dont la fin manque dans l'ouvrage indiqué).

[5] Au sujet de ce cas, réglé par le tribunal racial de Thuringe, un commentateur italien a fait remarquer qu'il avait un antécédent dans une des lois de Lycurgue, au IXe siècle av. J.-C., laquelle prescrivait aux vieillards qui auraient épousé des jeunes filles de s'adjoindre un jeune reproducteur vigoureux, dans le but de se procurer des enfants. On se souvient aussi des théories de Platon sur le mariage, dans la *République*.

gères, et que les signatures et les traités ne peuvent avoir de valeur que dans la mesure où le droit de la race ne vient pas les annuler.

Cela, c'est du Machiavelli transposé sur le plan nationaliste. Mais le machiavélisme sera-t-il jamais exclu des relations, sinon juridiques, du moins effectives, entre les peuples ?

IV

Encore une fois, qu'il soit bien entendu que nous ne faisons ici que discuter des thèses doctrinales, des idées, comme c'est le droit et le devoir de tout homme qui pense. Nous n'en gardons pas moins la plus profonde sympathie et la plus fraternelle charité pour les peuples où les doctrines que nous réprouvons ont jeté leurs racines.

Si cela est vrai pour le peuple allemand, nous oserons dire à plus forte raison pour la « nation-sœur », c'est-à-dire pour l'Italie, surtout après que son chef a su agir de façon si efficace en faveur de la paix. Et si nous employons ce terme de « nation-sœur », ce n'est pas seulement pour nous conformer à l'usage, mais aussi pour souligner qu'il peut y avoir un certain racisme raisonnable et limité que l'Eglise, — pas plus que la raison, — ne aurait condamner. Cette remarque est d'autant plus utile que c'est du racisme italien que nous allons parler.

Ayant eu à nous occuper, dans une précédente Causerie (30 juin), du racisme allemand, nous avions emprunté à la *Civiltà Cattolica* un exposé des profondes différences qui séparent sur ce point le nationalisme fasciste du nazisme. Et, comme pour donner un prompt démenti à cet exposé, cependant sérieux et solide, le racisme italien a, peu de temps après, tenté de faire une retentissante manifestation. Y a-t-il donc, malgré ce que nous avions dit, un « racisme italien » ? Oui, tout comme il y a, chez nous, un bolchévisme français. Seulement, l'existence de ce bolchévisme est la conséquence de la liberté des opinions, en France, tandis que, dans un Etat totalitaire, la présence d'un courant d'idées subversif ne se conçoit qu'avec la permission du Maître. Et c'est cela qui peut être grave.

Il ne sera donc pas sans intérêt d'étudier de près le racisme italien, de connaître ses positions, de nous demander ce qui lui vaut droit de cité dans un régime si étroitement surveillé, de porter un jugement sur sa valeur doctrinale. Et pour cela, nous nous servirons du bel article du P. Yves de la Brière dans les *Etudes* du 5-20 septembre. Nul ne songera, croyons-nous, à nier ou à sous-estimer la haute compétence et la vaste documentation de notre auteur et garant.

Le P. de la Brière regarde avec raison le racisme italien comme de naissance récente. Ce n'est qu'une importation. Il a été le fruit de la création proche encore, et du reste hautement déplorable, de l'axe Rome-Berlin. Et comme cet axe ne s'était pas créé sans quelque faute de notre part, nous pouvons dire que nous sommes pour quelque chose dans cette expansion soudaine du racisme.

Il doit être observé toutefois que le génie latin, même dévoyé, répugne à certaines énormités du racisme hitlérien. Il a pris la peine de s'exprimer dans une sorte de manifeste publié, le 14 juillet 1938, par l'un des organes officieux du régime, le *Giornale d'Italia*, sous la signature d'un groupe d'intellectuels italiens, professeurs d'Université, et le patronage du ministre de la Culture populaire. Ce manifeste contient 10 propositions, qui semblent être une réplique, assez maladroite du reste, aux huit propositions pontificales du 13 avril dernier contre le racisme. Il est pourtant hors de doute que les intellectuels italiens entendaient différencier le racisme italien du racisme allemand condamné par le Pape.

Voyons donc ces dix propositions [6] :

1. — *Les races humaines existent.* (Il existe indubitablement plusieurs races humaines sur la terre, qui ne sont pas nécessairement *supérieures* ou *inférieures* les unes par rapport aux autres, mais qui sont *différentes* les unes des autres).

2.— *Il y a des races plus étendues et d'autres plus restreintes.* (A l'intérieur de chacune des grandes races humaines, on distingue divers groupes biologiques ayant eux-mêmes des caractères ethniques qui leur sont propres. C'est là encore une vérité manifeste).

3. — *Le concept de race est purement biologique.* (Alors que le concept de *nation* a pour signe des critères historiques, linguistiques et religieux, le concept de *race* a pour critère la structure physique et biologique du corps humain).

4. — *La population actuelle de l'Italie est d'origine aryenne et sa civilisation est aryenne.* (Bien peu de traces subsistent de la civilisation des hommes par lesquels fut occupé le territoire avant l'installation des maîtres aryens, qui peuplèrent l'Europe et y prévalurent. On doit reconnaître que leur descendance raciale constitue héréditairement l'ensemble de la population de l'Italie).

5. — *C'est une légende que l'apport, dans les temps historiques, de groupes importants de populations en Italie, qui descendraient d'autres races.* (Depuis l'invasion lombarde, c'est-à-dire depuis un millénaire, aucun mouvement de population ne s'est produit en Italie dans une proportion qui fût capable de modifier appréciablement la physionomie raciale de la nation. Le cas n'est pas le même pour divers peuples de l'Europe moderne).

6. — *Désormais, il existe une pure « race italienne ».* (L'homogénéité biologique, la stabilité raciale, *la pureté antique du sang italien* existe indépendamment de l'unité historique et linguistique de la nation italienne. Mais, pour cette dernière, c'est là un grand titre de noblesse).

7. — *Il est temps que les Italiens se proclament franchement « racistes ».* (Le mouvement créé en Italie par le régime fasciste a un fond de racisme et tend à exalter l'idée de race, comme force biologique, *et non pas avec certaines préoccupations philosophiques ou religieuses.* On n'a

[6] Les commentaires placés entre parenthèses à la suite de chaque proposition sont une adaptation faite pour le lecteur français des commentaires placés dans le texte italien, mais ils traduisent les prétentions des racistes italiens, et ne sont pas une mise au point faite par nous-mêmes.

aucune intention d'introduire en Italie *les théories du racisme allemand.* Mais on veut inculquer aux Italiens qu'ils participent à *un type physique et surtout psychologique* de race humaine dont les *caractères purement européens* la différencient essentiellement de toutes les races extra-européennes. C'est élever chaque italien à un idéal supérieur de plus haute conscience de soi-même et de plus haute responsabilité).

8. — *Il est nécessaire de faire une distinction précise entre Méditerranéens d'Europe occidentale, d'une part, et Méditerranéens asiatiques et africains, d'autre part.* (On introduit, en effet, des relations et des sympathies idéologiques absolument inadmissibles, en prétendant découvrir une origine africaine à certains peuples européens, ou encore discerner *une commune race méditerranéenne* qui rassemblerait des populations européennes, chamitiques et sémitiques).

9. — *Les Juifs n'appartiennent pas à la race italienne.* (C'est qu'ils constituent un *élément racial non-européen,* absolument différent de ceux qui ont donné son origine à la race italienne. Elément qui ne s'est jamais assimilé en Italie, à la différence de tous les autres, dont l'assimilation fut rapide et facile dans la péninsule).

10. — *Les caractères physiques et psychologiques purement européens des Italiens ne doivent être exposés à aucune cause d'altération quelconque.* (L'altération proviendrait d'un *croisement hybride* entre une race purement européenne et n'importe quelle race extra-européenne, introduisant une civilisation différente de la civilisation millénaire des peuples aryens).

Et maintenant, que penser de ce factum ? Faut-il le prendre au sérieux ? Quand on jette un simple regard sur l'époque romaine, quand on se souvient des longues guerres qui ont marqué la fin de l'ère républicaine et les premiers siècles de l'Empire, quand on songe aux hécatombes qui y furent faites de la « race italienne » primitive, — à supposer qu'il soit permis de postuler la « pureté biologique » de cette race, — quand on cherche à supputer l'immense foule des esclaves asiatiques ou africains vendus sur les marchés de la péninsule, puis répandus à profusion dans les *latifundia* substitués aux petites propriétés antérieures, quand on ajoute à cela le brassage des éléments « raciaux » opéré au temps des invasions barbares, de la domination byzantine, des raids arabes et barbaresques, des croisades, etc.. on se demande avec stupeur comment des universitaires italiens peuvent bien oser parler d'une « race italienne pure » ! A ce compte-là, il ne faut pas désespérer de voir un jour des savants américains nous parler avec gravité et sans rire de la pureté de la race yankee ! Assurément, la longue cohabitation, sur un même territoire, des éléments raciaux les plus divers, peut, à la longue, établir entre ces éléments une sorte de fraternité biologique, qui n'est point négligeable, mais il y a loin, certes, de cette fraternité à l'assertion de la « pureté raciale », au sens hitlérien.

Le P. de la Brière ne peut s'empêcher de signaler la « surprise médiocrement révérencieuse » qui accueillit la nomination du directeur de la Revue nouvelle intitulée : *La Difesa della Razza* (1er n°, le 6 août 1938), créée tout exprès pour défendre les chancelantes doctrines du racisme italien. Ce directeur était un journaliste populaire, connu comme polémiste politique, nullement comme spécialiste d'ethnographie : M. Telesio Interlandi, déjà directeur du *Tevere.*

« Si chez nous, observe le P. de la Brière, le camarade Léon Jouhaux était promu directeur de la *Revue des Deux Mondes,* l'impression produite serait, croyons-nous, récréative. »

Mais ce n'est là encore qu'un à-côté de la question.

La première critique grave qu'il convient d'élever contre ce nouveau racisme, — si différent qu'il soit, comme il le souligne lui-même, du racisme allemand qui se donne des allures de philosophie et de religion, — c'est le caractère semi-officiel qu'il prétend revêtir.

« Il est déraisonnable, dit fort bien le P. de la Brière, de confondre l'Etat, chargé de promouvoir le bien commun temporel dans le gouvernement de la société politique, avec un professeur ayant mission d'éclairer son peuple sur des questions scientifiques, à la fois obscures et contestées.

Il est périlleux d'engager l'autorité politique et le prestige moral de l'Etat sur la vérité de conceptions idéologiques, auxquelles les profanes ne comprennent rien et qui divisent les spécialistes et hommes de science en tout pays. »

Ce n'est pas à nous à donner à M. Mussolini des leçons de fierté, mais il ne nous semble pas qu'il ait été bien inspiré de se mettre ouvertement à la remorque d'une doctrine allemande, même en prenant soin d'en éviter les absurdités les plus grossières. Il avait trop l'air, de la sorte, de « faire sa cour » à un homme dont la puissance politique peut être très redoutable, mais dont la valeur philosophique demeure étrangement limitée. Nous voulons lui faire cette justice de le croire très supérieur en finesse, en pénétration, en modération, en diplomatie, en psychologie politique à son récent ami et allié.

Venons-en enfin au fond même du problème.

Nous nous sommes demandé, à maintes reprises, ici-même : Existe-t-il vraiment des races humaines pures ? Nous avons appris à l'école qu'il y a une race blanche, une race jaune, une rouge, et une noire. Les savants ont depuis longtemps remplacé par des dénominations plus rébarbatives cette classification rudimentaire. Mais peut-on admettre, en particulier, de nos jours que les groupements humains discernables par la science politique et sociale doivent être identifiés avec des races ayant vraiment des caractères *biologiques* différentiels ? De nombreux Italiens sont venus, au cours des siècles, s'établir en France, tout comme des Français en Italie. Croit-on qu'au bout de quelques générations il serait possible à un biologiste, si minutieux et si renseigné qu'il soit, de distinguer l'Italien francisé du Français italianisé ?

Mais on nous jette sans cesse à la figure le nom prestigieux de la « race aryenne » ! On veut que cette race ait peuplé l'Europe et qu'elle en ait assuré la prédominance sur le monde entier. On ne veut pas songer que la civilisation

dite aryenne ne vient pas seulement de son sang, mais plus encore de sa religion, parce que cette religion est la chrétienne, et que si cette religion venait à disparaître ou à être remplacee par celle du sang, la prétendue race aryenne retournerait bien vite à la barbarie, comme du reste, parfois, nous sommes bien obligés de croire qu'elle en prend le chemin !

Existe-t-il vraiment une « race aryenne » ? La vérité est que l'on n'en sait rien et que l'on n'en peut rien savoir, que l'histoire ne nous fournit aucune preuve de la continuité raciale des « Aryens », que des milliers d'indications nous mènent au contraire à penser qu'il y a eu constamment des mélanges entre asiates et européens, surtout en Italie. En tout cas, le problème de la « race aryenne » est trop obscur pour qu'il soit possible de procéder, dans ce domaine, par voie d'*oracles* ou de formules officielles.

Dans le décalogue raciste rapporté plus haut, beaucoup de juges compétents hésitent à prendre au sérieux la 4e, la 5e et la 6e proposition, qui sont les plus importantes pour le racisme italien, et à tenir les Piémontais, les Lombards, les Calabrais et les Siciliens, sans oublier les Sardes, comme possédant la communauté anthropologique. « La réaction ironique que provoque pareille allégation est une mésaventure qu'il vaudrait mieux épargner à la majesté des pouvoirs publics. »

Nul ne peut ignorer qu'il y a, en Italie, surtout depuis la réalisation de l'unité au XIXe siècle, un « problème du Midi », qui a fait couler des fleuves d'encre. Quels efforts n'ont pas dû faire les Italiens du nord pour se regarder comme les frères des Italiens du midi ! Admettons qu'ils y soient enfin pleinement parvenus ; leurs dissentiments antérieurs n'en subsistent pas moins, jetant une lourde objection à travers les jambes des néo-racistes.

Chez nous, depuis les errements de Boulainvilliers, suivi par Montlosier, — et plus tard par Augustin Thierry, dans sa théorie des deux races en France expliquant toute notre histoire, y compris la Révolution, revanche des Gallo-Romains contre les Francs envahisseurs, — le racisme n'est plus pris au sérieux par personne. L'anthropologiste le plus qualifié, M. Marcel Boule, déclare sans ambages : — Il n'existe pas de *race bretonne*, mais un *peuple breton ;* il n'existe pas de *race* française, mais une *nation* française ; il n'existe pas de *race aryenne*, mais des *langues aryennes ;* il n'existe pas de *race latine*, mais une *civilisation latine*.

A plus forte raison n'existe-t-il pas de « race italienne ». Et nous ne nous plaçons pas, pour le dire, au point de vue religieux. L'existence ou la non-existence de la race italienne demeure complètement étrangère au dogme. C'est une simple question de fait, une question d'histoire, de raisonnement et de bon sens.

« Amis et admirateurs que nous sommes de l'Italie, mère nourricière de tant de nobles et charmants esprits, dit fort bien le P. de la Brière, c'est avec mélancolie que nous voyons les éléments dirigeants de son milieu universitaire d'aujourd'hui suivre, fût-ce de loin, dans cette voie, les docteurs officiels du racisme hitlérien. La remarque paraît d'autant plus opportune que les penseurs italiens qui, depuis tout un siècle, ont élaboré avec éclat et propagé avec succès la théorie et la cause de la nationalité italienne avaient toujours puisé leurs arguments dans la psychologie sociale, d'après une conception à peu près universellement admise de notre temps, dans le monde civilisé. Jamais ils n'avaient eu l'idée de recourir à un critère anthropologique et de prétendre, comme la sixième et la septième proposition, que le critère racial apporte au critère de la psychologie sociale et nationale un surcroît de certitude et de valeur. »

Que l'on étudie les fondateurs de l'unité italienne : Alfieri, Balbo, Massimo d'Azeglio, Cavour, Mazzini lui-même, et Mancini, le célèbre juriste, on n'en voit pas un seul qui ait songé au racisme biologique pour apporter à la grande thèse de l'italianisme un argument de plus. Il y a même des raisons de croire qu'ils auraient méprisé de haut un motif de cet ordre.

Dans son discours de Trieste du 18 septembre 1938, Mussolini a cru devoir écraser de son dédain ou de sa pitié les esprits étroits qui osent soutenir qu'en cette matière il n'aurait fait, lui, que suivre Hitler. Il a déclaré que du haut de trop de chaires le racisme reçoit des réfutations ; il a même lancé quelques phrases menaçantes contre ces chaires... Il nous avait habitués à plus de pénétration psychologique, à un sens plus avisé de la spiritualité italienne. Non, ce n'est point par un « sang » particulier et sélectionné que l'italianité se distingue dans l'histoire, mais bien plutôt par une richesse d'esprit, une souplesse, une abondance, une subtilité, un coloris, une âme, en un mot, qui font de l'Italie, mère des arts, l'une des fleurs les plus suaves et les plus parfumées de la civilisation, — ne disons pas : aryenne, — mais gréco-romano-chrétienne.

En résumé, nous ne croyons pas à l'avenir du racisme italien. Il ne représente, dans l'histoire de l'italianisme, qu'un mouvement de mauvaise humeur. Le Souverain Pontife n'a pas approuvé certaines alliances italiennes ; il a marqué par le plus éloquent des silences, en une circonstance mémorable, cette désapprobation. Mussolini, qui n'est guère patient, ne le lui a point pardonné. Et comme le silence n'est pas son genre, il a manifesté son dépit en d'impétueuses saillies. En outre, il a en mains, pour les circonstances spéciales, quelques dogues d'ordinaire soigneusement tenus en laisse. Il les a lâchés cette fois, pour effrayer le grand vieillard blanc, coupable de l'avoir indirectement blâmé.

On a entendu japper l'anticléricalisme d'un Farinacci ; on a entendu les aboiements plus graves et plus forts des néo-racistes. Tout cela n'aura qu'un temps. La masse de la nation italienne sait à quoi s'en tenir.

Les auteurs des dix propositions ont eu bien soin, du reste, de préciser que le racisme italien n'a aucune prétention philosophique ni religieuse, ce qui était, croyons-nous, une façon de dire que ce problème ne relevait plus de l'autorité gardienne des dogmes. Admettons qu'ils soient en règle avec l'orthodoxie catholique ; c'est un point par où ils diffèrent essentiellement des racistes allemands. Il faudrait de plus qu'ils se mettent d'accord avec l'histoire, avec le bon

sens, avec la logique, avec la vérité, avec la grande tradition italienne. Si cela leur est indifférent, c'est tant pis pour eux !

V

En tout état de cause, ce qui devrait toucher un esprit aussi latin, — nous voulons dire aussi épris de clarté et de logique, — que celui de M. Mussolini, ce serait le souci de ne pas se donner à lui-même un démenti aussi éclatant et aussi intempestif que celui qu'il s'infligerait, en persistant à accorder son approbation et son estampille officielle au racisme.

En effet, dans un article non signé de la *Revue de Paris* du 1[er] septembre, intitulé *Le Racisme fasciste*, nous lisons ceci :

« Mussolini, au début de 1932, s'entretenant avec un visiteur étranger des éléments qui composent le nationalisme, affirmait que ni la forme de l'Etat, ni la question de classes, ni la communauté de langage n'en sont des explications suffisantes.

— Et la race ? demanda l'interlocuteur.

— La race ? répondit Mussolini, il n'en existe plus une seule de pure, y compris la race hébraïque. Mais c'est précisément d'heureux mélanges que naissent souvent la force et la beauté d'une nation. La race ? C'est un sentiment, ce n'est pas une réalité. 95 0/0 en est sentiment. Je ne croirai jamais qu'on puisse prouver biologiquement qu'une race est plus ou moins pure... L'orgueil national n'a pas besoin des délires racistes.

Et l'entretien se poursuivit.

— L'antisémitisme, dit Mussolini, n'existe pas en Italie. Les Juifs italiens se sont toujours bien conduits comme citoyens et, comme soldats, se sont battus courageusement. Ils occupent des postes élevés dans les universités, dans l'armée, dans les banques. Toute une série d'entre eux sont généraux.

Se tournant alors vers son visiteur :

— Comment expliquez-vous l'antisémitisme en Allemagne ? demanda le Duce.

— En Allemagne, répondit l'autre, quand cela ne va pas, c'est toujours la faute des Juifs !

— Le bouc émissaire, conclut Mussolini.

Ces propos furent échangés, au Palais de Venise, entre le chef du Gouvernement italien et Emil Ludwig, Allemand non-aryen, qui les publia. »

En somme, il y a six ans, Mussolini estimait 1° qu'il n'y a plus de *races pures*, au sens biologique du mot, — 2° que cela n'est aucunement regrettable, car « c'est précisément d'heureux mélanges que naissent souvent la force et la beauté d'une nation. »

Et il se trouve que ces deux thèses sont exposées, avec une incontestable maîtrise, par un grand biologiste français, M. Georges Lakhovsky (inventeur de la théorie nouvelle de « l'oscillation cellulaire », et auteur d'un ouvrage sur le *Racisme*), dans l'*Illustration* du 24 septembre.

« Je crois opportun, déclare-t-il, de démontrer l'erreur du racisme en prouvant que la race n'existe qu'en fonction du sol où est né et où s'est développé l'être vivant. »

Cela veut dire que la race n'est point stable, que le sang a beau se transmettre dans une même lignée ; il ne constitue point la base d'une race, sans la participation du sol et de l'alimentation. Pour serrer le problème de plus près, disons, avec Lakhovsky, 1° que des individus provenant de la même souche seront diversifiés promptement, si on change leur habitat et leur nourriture, — 2° que des individus de souche différente seront promptement rendus semblables par le simple fait de la cohabitation et de la similitude d'alimentation.

Et ce n'est pas là une simple théorie. Les faits appuient cette double affirmation, dans les trois domaines du règne animal, du règne végétal et du règne humain.

Prenez la vigne : « Les ceps transplantés par bouturage ont toujours donné dans les nouveaux clos un vin de qualité différente, qui ne ressemblait nullement à celui des enclos réputés dont il était issu. Ceci provient de ce que la radiation tellurique dégagée par le nouveau terrain est différente de celle rayonnée par l'enclos originel et de ce que la cellule vivante est influencée autrement. » Autre exemple : les fameuses mirabelles d'Alsace transplantées en Normandie changèrent de goût et prirent celui des fruits de Normandie. Au surplus, tous les cultivateurs tous les vignerons, tous les botanistes savent que les fruits, les blés, les vins, les plantes à tisane de même sorte changent de goût selon le terrain où ils poussent.

Dans le monde animal, même constatation. On a essayé en vain d'introduire les volailles de Bresse dans le Massif central et dans le Midi. La même expérience a été faite avec les chevaux, les porcs, les vaches et tout le cheptel.

« La conclusion qui s'impose, c'est que c'est précisément le lieu, le climat, le terrain qui donnent à chaque être vivant des qualités spécifiques, qui le distinguent de tous les autres vivant et se développant en d'autres régions. »

Et il en est de même pour les hommes. Il n'y pas, en France, par exemple, *une* race française, mais une grande diversité de races qui dégagent une réelle harmonie, et dont les types principaux sont : le Normand, le Breton, l'Alsacien, l'Auvergnat, le Picard, le Comtois, le Gascon, le Basque, le Méditerranéen, etc.

Laissons ici M. Lakhovsky nous donner une explication technique de son cru ; nous sommes trop incompétents pour en discuter.

« Je ne rappellerai pas ici, écrit-il, ma théorie de l'oscillation cellulaire, selon laquelle chaque cellule vivante renferme une série de circuits oscillants, chromosomes et chondriomes. Ce sont des filaments tubulaires microscopiques, dont le tube est formé d'une matière isolante remplie d'un liquide conducteur. Chacun de ces filaments constitue donc un dipôle de Hertz, qui oscille sous l'effet des radiations cosmiques et atmosphériques.

Il s'ensuit que, lorsqu'un être vivant, plante, animal ou homme, se développe sur un sol conducteur (argile plastique, marne, crétacé, etc.), son oscillation cellulaire, et par conséquent sa race, ne peut être la même que celle d'un être semblable qui habite sur un sol isolant (sable, grès, gypse, etc.).

Les principaux facteurs susceptibles de transformer la race par modification de l'oscillation cellulaire sont, outre la nature géologique du sol, la latitude et la vitesse de rotation de la terre. La vitesse de rotation de la terre sur elle-même diminue constamment depuis l'équateur, où elle atteint le maximum, jusqu'aux pôles où elle s'annule. Dès lors, un homme vivant sur un sol d'argile plastique, par exemple, qui s'ionise par la rotation de la terre dans le champ des

ondes cosmiques, n'a pas la même constitution électrique à l'équateur où la terre tourne à raison de 465 m. 80 à la seconde, qu'à Paris où sa vitesse est réduite à 306 mètres. En effet, l'ionisation de cette argile est fonction de la vitesse de rotation de la terre, de même que le courant débité par une dynamo est fonction de la vitesse de rotation de cette machine.

Dans ces conditions, on comprend qu'un homme, quelle que soit sa race, se transforme en fonction du sol sur lequel il vit et de la latitude. »

Ajoutez à cela l'influence très importante de la nourriture. Il est sûr que l'humanité a changé depuis que son alimentation s'est prodigieusement élargie, depuis, par exemple, que la pomme de terre a, dans une large mesure, remplacé le choux et la fève, et depuis également que l'on a généralisé l'emploi des engrais chimiques dans le jardinage et l'agriculture.

Mais il est certain, selon Lakhovsky, que « l'Allemand, qui mange de la choucroute, de la saucisse et toute la gamme des choux et boit de la bière ; l'Anglais, qui se nourrit surtout de rosbif saignant et de pommes de terre à l'eau arrosés d'ale ; le Français, qui consomme beaucoup de pain, qui boit du vin et dont la nourriture est raffinée, ont chacun un type bien caractéristique. »

Mais supposez un homme qui change de climat, de pays, d'alimentation : il évolue très vite et change de race. Exemple : le missionnaire catholique après un séjour de 30 ou 40 ans dans les pays étrangers, avec adoption du régime alimentaire local, change de type et finit par ressembler aux autochtones évangélisés par lui. Autre exemple : au Brésil, le pays fut envahi, il y a une centaine d'années, par des nègres qui finirent par constituer une moitié de la population ; or, à l'heure actuelle, selon le professeur brésilien Almeida, cette race noire importée il y a cent ans s'est transformée en un pur type brésilien.

Et voici un second point, où Lakhovsky rejoint ce que nous tirions plus haut de Mussolini : « S'il est constant que les mariages consanguins provoquent une dégénérescence marquée, il arrive au contraire que des hommes des plus éminents en science, en arts, en littérature, etc., soient des produits de métissage [7]. »

Notre auteur cite des cas évidents : les Etats-Unis où toutes les races se sont fondues en un tout homogène, le type yankee, et dont nul ne peut méconnaître la vigueur, l'activité, la force de réalisation ; — le Royaume-Uni d'Angleterre, où plusieurs races ont concouru à la formation du type anglais actuel ; — la Suisse, la France, etc. Nous n'avons pas le moindre doute que l'Italie soit dans le même cas et l'Espagne également.

Pour la France, on sait qu'il y eut des éléments germaniques, les Francs au nord et au centre, les Wisigoths dans le midi, les Burgondes dans l'Est, etc. Mais ces éléments sont si bien fondus qu'il est difficile de faire aujourd'hui une discrimination entre les races composantes de la nation française. Et pourtant qui osera dire que la France n'a pas une très grande histoire !

[7] C'est peut-être le cas de M. Lakhovsky lui-même.

Au contraire, partout où des empires ont été fondés sur le principe d'une race supérieure opprimant des races soi-disant inférieures, ils n'ont pas tardé à tomber en décadence et à disparaître. Le cas le plus frappant fut celui d'Alexandre le Grand.

Conclusion fort simple : *la race, c'est surtout du sentiment*, c'est-à-dire un amour, une fraternité spirituelle. Mais comme tout sentiment, celui-là doit être contenu dans de sages limites. Il est triste de dire que le *racisme*, sans fondement dans la science biologique ou ethnographique, s'est trouvé une *machine diplomatique*, une puissance de rassemblement de peuples, qui a dynamité certains traités, dont nous n'avons pas besoin de donner la date, triomphé de certaine institution qui avait pour but de garder ces mêmes traités, et valu à l'Allemagne des victoires sans combat dont il est impossible de méconnaître l'étendue et de sous-estimer l'importance.

Mais ici, il ne s'agissait plus, au fond, de racisme, mais bien d'un principe mis en avant par la Révolution française et retourné maintenant contre la France : le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, — le droit à l'option politique fondée sur un sentiment, sur un amour !

Grande leçon : il n'y a plus moyen de conserver la cohésion des territoires, la puissance d'une nation, l'avenir d'une « race », sans la fraternité dans une civilisation commune ! Par là toutefois nous sortons du matérialisme et donc du racisme hitlérien.

VI

Nous disions, au début de cette Causerie, qu'une certaine évolution se produisait, dans le monde incroyant ou peu croyant, et jusque dans certaines parties de la franc-maçonnerie, au sujet de l'Eglise catholique. Cette évolution, dont il serait certes prématuré de déterminer l'ampleur et surtout le développement futur, aura été, comme le racisme d'Hitler, le fruit de la grande menace bolchéviste dans le monde. Nous avons dit et répété, — et il serait aisé de prouver par d'innombrables textes, — que le fascisme italien d'une part, le racisme allemand d'autre part, sous sa forme hitlérienne, n'ont été que la réaction violente de deux grands peuples contre l'invasion marxiste, et que l'un et l'autre en gardent quelque peu les méthodes impérieuses et péremptoires.

En France, le péril bolchéviste est ressenti de plus en plus dans des milieux jusqu'ici trop peu défiants. C'est ce que voulait dire André Lichtenberger, il y a quelques jours, dans un article où on lisait :

« Parmi les visions parfois bien déconcertantes qu'offre à l'observateur le spectacle actuel du monde, s'affirme entre autres cette découverte : celle du lien étroit qui unit à la philosophie du XVIIIe siècle le christianisme qu'elle essaya de détruire. L'une et l'autre doctrine eurent pour fondement un principe moral identique : le vœu passionné et sincère d'améliorer l'homme. Elles courent l'une et l'autre au bien et au juste. Notre naufrage actuel a été préparé par leur antagonisme. Si une faillite totale peut encore être évitée, c'est par leur réconciliation. Un franc-maçon notoire et fort respectable, M. Albert Lantoine, adressait naguère au Pape un bien curieux appel. Au fur et à mesure que s'accumulent les ruines et que s'en annoncent de pires, ce qui demeure dans

le monde de cerveaux lucides et de cœurs généreux ne saurait-il s'unir en faveur de la nouvelle croisade contre Moloch ressuscité ? Il n'en est que temps, s'il en est temps encore. »

Ces lignes sont du 25 septembre. Or, dans la *Revue de Paris* du 15 septembre, — à laquelle nous avons emprunté les renseignements qui nous ont permis une esquisse de M. Daladier, — se trouvait aussi un article de M. Joseph Berteloot, intitulé : *Catholicisme et Franc-maçonnerie*. Il ne nous reste pas assez de place pour donner de cet article autre chose que les extraits les plus significatifs.

Notons tout de suite que la franc-maçonnerie dont il s'agit n'est que la Grande Loge écossaise, car le Grand-Orient semble au contraire tomber de plus en plus dans l'influence communiste anticléricale.

« Si nous en croyons, dit M. Berteloot, les maçons restés idéalistes, notamment ceux du Rite écossais, le Grand-Orient serait bien près de renoncer complètement aux grands idéaux de l'ordre. Du point de vue spirituel, répudiant tout libéralisme, il persiste à faire du laïcisme un contre-catholicisme, une religion sectaire et inquisitoriale ; du point de vue culturel, il n'a plus rien d'une aristocratie. Favorable au primat de la masse sur les élites, il accepte sans sourciller la dictature du prolétariat... D'ores et déjà le G.-O. est en train de perdre son universalisme ; ses préoccupations s'arrêtent aux étroites limites d'une classe, voire d'une portion de classe. Fourvoyé depuis longtemps dans la politique, il n'est plus maintenant qu'un succédané de la C. G. T., une succursale du parti socialiste... »

Parmi les hommes les plus influents de cette maçonnerie plus que jamais anticléricale, M. Berteloot nomme Marceau Pivert, Gustave Rodrigue, Weil-Curiel, Arthur Groussier, président du Conseil de l'Ordre, Joseph Brenier, président de la Ligue de l'Enseignement, Jean Zay, ministre de l'Education nationale, Marc Rucart, ministre de l'Hygiène. Ces deux derniers sont radicaux-socialistes, il est vrai, mais très sympathiques au marxisme. Le programme que les Loges leur proposent ou leur imposent contient surtout ces deux articles : suppression de l'enseignement libre, laïcisme intégral.

Mais ce glissement de la maçonnerie française vers l'extrême-gauche soulève les inquiétudes et les protestations de l'autre grande section de cette même maçonnerie qui se rattache à la Grande Loge de rite écossais.

Ce sont ces inquiétudes et ces protestations qui ont inspiré la *Lettre au Souverain Pontife* de M. Albert Lantoine, grand-maître de la Loge de ce rite. Cette Lettre est un volume de 200 pages Elle traduit à la fois un regret et un espoir : le regret, c'est celui de la lutte passée entre la maçonnerie et l'Eglise ; et l'espoir, c'est un appel à quelque mode de collaboration dans le but de redresser moralement et spirituellement la société moderne en péril de mort. M. Lantoine n'hésite pas à clore sa *Lettre* par cette phrase audacieuse, empruntée au maçon J.-B. Clavel :

« Le christianisme et la franc-maçonnerie se complètent l'une par l'autre et peuvent se prêter un mutuel concours pour le bonheur de l'humanité. »

Passons rapidement sur les appréciations en sens divers que cette Lettre a suscitées, soit dans le monde maçonnique, soit de notre côté. « *Quæ est enim conventio Christi ad Belial ?* » Une chose pourtant est certaine, c'est qu'il faut, de part et d'autre, « humaniser » la lutte, ce qui veut dire, selon M. Berteloot :

« Chez les antimaçons, en finir avec ces légendes, dignes de Léo Taxil, sur les abominations tramées au fond des Loges : insultes au crucifix, messes noires, profanations d'hosties consacrées, évocations diaboliques, etc... Chez les maçons, en finir aussi avec ces interprétations caricaturales des gestes, des enseignements des représentants de l'Eglise ; rejeter ces slogans mensongers qui visent à la discréditer aux yeux des masses : opium du peuple, christianisme des banquiers, catholicisme fasciste, clergé ignare et corrompu, congrégations politicardes de moines ligueurs et de moines d'affaires ; slogans destinés à légitimer tous les anticléricalismes. S'il faut combattre, qu'on le fasse du moins « à la française », en parfaite dignité et loyauté. »

M. Berteloot se rencontre ici avec le R. P. Hermann Grüber, S. J., l'un des hommes de chez nous (nous voulons dire : du côté catholique) qui connaissait le mieux la maçonnerie, et qui écrivait, en 1932, à M. Kurth Reichl :

« Je partage absolument votre point de vue et trouve aussi que des échanges de vues entre catholiques et francs-maçons, dans lesquels sont en jeu non seulement les intérêts supérieurs de tous les hommes pris individuellement, mais ceux aussi de toutes les nations et de tous les peuples et de l'humanité entière, doivent être conduits avec le sérieux voulu et dans l'esprit d'un amour vraiment chrétien ou vraiment humanitaire... en nous laissant guider par la seule intention de faire triompher, dans l'intérêt de tous, la vérité objective... »

Au fond, la maçonnerie du XVIIIe siècle n'a fait que démarquer des idées chrétiennes, rationaliser la révélation évangélique. Elle s'est lourdement trompée. Elle le voit aujourd'hui, en considérant les fruits amers de sa lutte acharnée de deux siècles contre l'Eglise. Elle constate qu'elle est partout menacée de la même charrette que son adversaire, et que les idées qu'elle a défendues sont en train de sombrer parce qu'elle les a privées du support dogmatique sur lequel la civilisation chrétienne les avait édifiées. Et quel est le maçon qui a tenu tête au racisme comme le pasteur Niemœller ? Quel est le grand-maître qui a su fustiger les attentats marxistes ou nazistes contre la civilisation comme le pape Pie XI ? Est-il un seul maçon libéral et sincère qui puisse refuser à l'Eglise d'aujourd'hui le courage, l'ouverture d'esprit, l'intelligence des problèmes du temps, l'esprit de conciliation et de justice ?

Terminons ces brèves réflexions par la citation suivante, empruntée à M. Berteloot, d'une interview accordée en juin 1938, par M. Chautemps (maçon écossais), au *Vingtième Siècle* de Bruxelles, au sujet de l'ancien conflit entre l'Eglise et l'Etat en France :

« Ce conflit appartient au passé, déclara M. Chautemps. Le cardinal Pacelli, que j'ai reçu à Paris, en ma qualité de chef du Gouvernement, a dû rapporter